

# RESTAURATION « POUR ÉTUDE » OU « POUR EXPOSITION » : LA SIGNIFICATION DE CES NOTIONS À L'AGENCE WALLONNE DU PATRIMOINE (SERVICE PUBLIC DE WALLONIE)<sup>1</sup>

EVE BOUYER, CRISTEL CAPPUCCI

**Résumé** Pour le matériel archéologique du service public de Wallonie (SPW) les notions « pour étude » et « pour exposition » sont utilisées dans les cahiers des charges. Nous nous sommes penchées sur la signification de ces notions sur les plans axiologique et téléologique, en étudiant des cas relevant de différents types de matériaux, ce qui nous a permis de mieux circonscrire les principes et pratiques en vigueur au sein de notre service public.

## L'emploi des notions « pour étude » et « pour exposition » au SPW : bref historique

De 1989 à 2009, sous la direction de Sylviane Mathieu, fondatrice des laboratoires de conservation-restauration du SPW, la distinction entre restauration « pour étude » et « pour exposition » n'apparaît pas encore.

En 2009, la gestion de la conservation-restauration est confiée à Marie-Hélène Schumacher et Cristel Cappucci. La même année, la mention « pour étude, dessins et publication » apparaît pour la première fois dans les cahiers des charges. La quantité croissante de matériel à traiter et une volonté de permettre la publication en des temps raisonnables avaient en effet poussé les nouvelles responsables à envisager des solutions concrètes pour diminuer les délais et coûts des interventions.

Dès 2010, l'emploi de la mention « pour étude » ou « pour exposition » est systématisé dans le point « Objet du marché » du cahier des charges et, depuis 2012, elle est intégrée au titre.

## Le support de l'axiologie

La réception d'un objet repose sur les valeurs qu'on lui attribue. Celle-ci étant un reflet de la culture ambiante, les valeurs sont relatives et leur perception est amenée à évoluer. Cela implique d'être modeste quant à nos choix d'intervention et correspond d'ailleurs à l'une des bases sur lesquelles s'est forgé le principe de réversibilité.

---

<sup>1</sup> À l'époque de la communication donnée en 2015, notre propos concernait « la direction de l'Archéologie du service public de Wallonie ». Une restructuration des services patrimoniaux a entre temps eu lieu.

Pour souhaiter conserver (c'est-à-dire transmettre aux générations futures) un objet, il faut qu'on lui reconnaisse au moins une valeur. Décider de le restaurer « pour étude » ou « pour exposition » dépendra de la perception des valeurs, tant sur le plan qualitatif que quantitatif. En effet, un objet qui présente une valeur flagrante et/ou en cumule plusieurs sera volontiers exposé. Les valeurs transparaissent parfois de manière évidente dès la fouille, mais la restauration permet de les révéler pleinement (**fig. 1**).



**Figure 1** Corne à boire mérovingienne, Bossut-Gottechain (t. 250) / G. Hardy©SPW-AWaP.

Nous nous sommes penchées sur trois systèmes axiologiques employés en conservation-restauration. Les plus connus, développés par Cesare Brandi dans *Théorie de la restauration* et par Aloïs Riegl dans *Le culte moderne des monuments*, nous paraissent relativement peu adaptés aux objets archéologiques, mais celui de Barbara Appelbaum nous semble plus pertinent dans ce cadre de réflexion (Appelbaum, 2010). Nous citons ci-dessous les douze valeurs envisagées par l'auteur (dans le même ordre que celui donné dans son ouvrage) et livrons quelques-unes des réflexions qu'elles nous ont inspirées.



**Figure 2** Vase mérovingien, Bossut-Gottechain (t. 118) : « réinterprétation » du modèle biconique / G. Hardy©SPW-AWaP.

Appelbaum propose de distinguer les valeurs artistique et esthétique : alors que la valeur artistique serait culturelle, car partagée par un grand nombre, la valeur esthétique serait relative à la sensibilité personnelle du spectateur. Ainsi, un verre archéologique peut être esthétiquement plaisant par son aspect irisé, qui ne relève pourtant pas de l'intention artistique du verrier. La valeur artistique peut être définie de multiples façons : nous retenons notamment le sens créatif, dont témoignent certains objets qui sortent franchement des typologies connues (**fig. 2**).

La valeur historique dépend selon Appelbaum du fait que l'objet témoigne pleinement de la période dont il provient : elle est donc très élevée pour les objets archéologiques issus de fouilles documentées.

L'objet archéologique renferme des informations susceptibles d'améliorer l'état des connaissances : en cela, il présente une valeur scientifique, ou en

d'autres termes un « potentiel informatif » (Berducou, 2007) Cette valeur peut être particulièrement élevée si l'objet délivre des informations inédites; cependant l'objet commun a lui aussi un intérêt scientifique, ne fût-ce que d'un point de vue statistique. Il peut arriver qu'un objet ait eu dès l'origine une fonction scientifique et participe à ce titre à l'histoire des sciences, ce qui augmente simultanément ses valeurs historique et scientifique (fig. 3).



**Figure 3** Alambic, xvi<sup>e</sup> siècle, château de Marie Hongrie (Binche) / M. Demellenne (Musée royal de Mariemont) ©SPW-AWaP.

La plupart des objets archéologiques ont potentiellement une valeur éducative<sup>2</sup>, c'est-à-dire une aptitude à soutenir un discours destiné au grand public. Cette valeur regroupe en fait chacune des valeurs attribuées à l'objet étant susceptibles d'être signifiantes pour un spectateur. Elle pourrait aussi être qualifiée de « potentiel évocateur » (Berducou, 2007).

La valeur d'ancienneté est tout aussi relative que la valeur esthétique. Au SPW, nous constatons une évolution : un ensemble datant de la seconde guerre mondiale<sup>3</sup> a été récemment traité, ce qui aurait semblé impensable quinze ans plus tôt. Notons que certains objets archéologiques avaient déjà une valeur d'ancienneté dans le passé (par exemple, des bracelets protohistoriques découverts dans des tombes mérovingiennes<sup>4</sup>) : nous les percevons donc comme anciens non seulement par rapport à nous, mais aussi par rapport à leur contexte de découverte.

<sup>2</sup> Notre interprétation diffère de celle, plus restrictive, de l'auteur.

<sup>3</sup> Site de Bruyelle et Calonne.

<sup>4</sup> Site de Bossut-Gottechain.

La valeur associative est envisagée par l'auteur en tant qu'association à une personne célèbre, mais en archéologie, l'association à un lieu fameux ou à une personne anonyme peut parfaitement fonctionner. Ainsi, le matériel d'une tombe peut être associé à un anonyme ayant appartenu à une élite, parfois par la présence d'un *item* en particulier, comme un angon (fig. 4); par processus associatif, les autres objets de la tombe peuvent recevoir des restaurations poussées, même s'ils ont individuellement peu de valeur.



**Figure 4** Tombe mérovingienne présentant un angon décoré, Bossut-Gottechain (t. 127) / R. Gilles ©SPW-AWaP.

La valeur de rareté pèse beaucoup sur la réception d'un objet : elle augmente l'impact des autres valeurs en présence, c'est pourquoi nous pourrions la qualifier de « super-valeur ». Un objet peut être rare en soi (s'il l'était déjà à l'époque de sa création), rare d'un point de vue contextuel (par exemple, les seules coupelles mosaïquées jamais découvertes en Belgique<sup>5</sup>) ou encore rare par son excellent état de conservation.

Appelbaum propose encore les valeurs de nouveauté, sentimentale, monétaire et commémorative, que nous ne développons pas ici faute d'espace. Cette liste nous semble néanmoins incomplète, et nous proposons d'y ajouter notamment la valeur symbolique, fondamentale entre autres pour les objets rituels, et la valeur utilitaire, mentionnée par Brandi et davantage développée par Riegl. Ce dernier la classe cependant parmi les valeurs d'actualité, alors que dans le cas des objets archéologiques, elle relève du passé.

Mentionnons que la définition de la restauration donnée par Cesare Brandi pour les œuvres d'art a reçu une adaptation pour les objets archéologiques par Marie Berducou. Celle-ci propose de remplacer la « double polarité esthétique et historique » par le « double potentiel, informatif et évocateur » (Berducou, 2007). Nous lions ce double potentiel aux valeurs scientifique et éducative, qui constituent selon nous une clé de compréhension quant à la différence entre restauration « pour étude » et « pour exposition ».

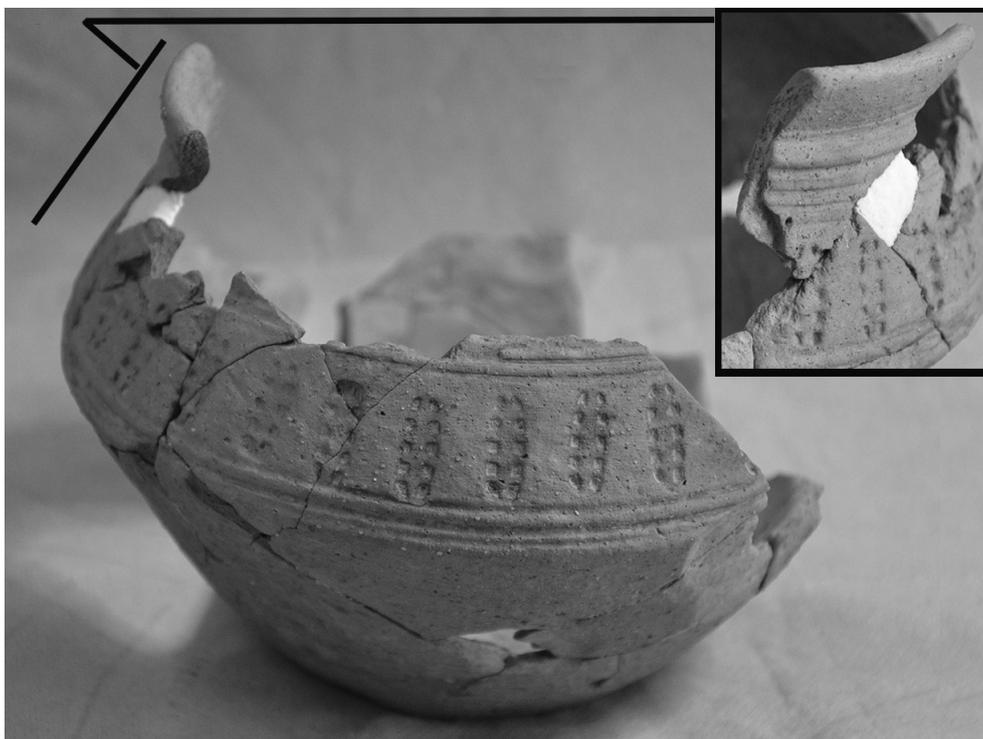
<sup>5</sup> Site de Ghislenghien.

## L'intention et les limites de l'intervention

Tant que les valeurs d'un objet ne sont pas clairement identifiées, définir l'intention de l'intervention peut être difficile. Cette difficulté apparaît régulièrement pour les objets archéologiques, particulièrement certains métaux ferreux et bois gorgés d'eau.

Que ce soit pour exposition ou pour étude, il faut réaliser les opérations indispensables pour la conservation à long terme, qui varient au cas par cas : elles peuvent comprendre par exemple la consolidation, la stabilisation ou le nettoyage (l'hygroscopicité du sédiment étant nuisible pour certains matériaux).

Intervenir « pour étude » signifie selon nous s'attacher à révéler particulièrement la valeur scientifique de l'objet. Au SPW, pour des raisons budgétaires, celle-ci se résume souvent aux caractéristiques typo-chronologiques. S'ajoute ainsi aux opérations susmentionnées celle du remontage, qui peut cependant être partiel, c'est-à-dire limité au rétablissement du profil. Le remontage pour étude nécessite parfois de réaliser des comblements structurels; au SPW, ils ne sont pas teintés ou retouchés (**fig. 5**).



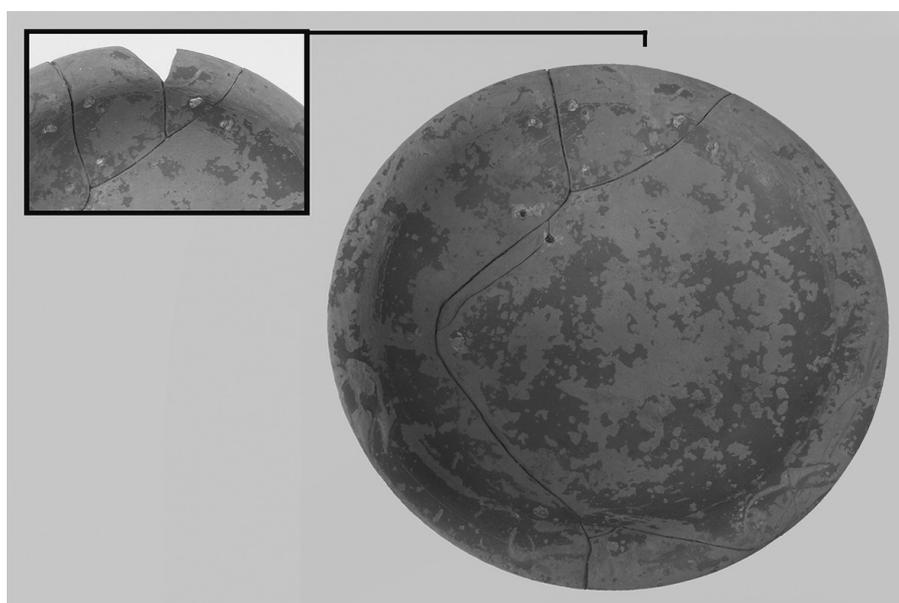
**Figure 5** Vase mérovingien, les Larrons (t. 263) / E. Bouyer ©SPW-AWaP.

Intervenir « pour exposition » signifie selon nous rendre les valeurs de l'objet plus intelligibles pour le grand public, autrement dit maximiser sa valeur éducative, son potentiel évocateur. Ainsi, le remontage est poussé aussi loin que possible et les comblements structurels sont intégrés, dans l'intention de ne pas gêner l'appréciation de la valeur esthétique.

Aussi, les comblements ne sont plus exclusivement limités au structurel mais peuvent être réalisés dans l'intention de mettre l'accent ou de rendre plus intelligible l'une ou l'autre valeur de l'objet. Il peut s'agir par exemple de la valeur esthétique ou encore de la valeur

utilitaire : en reconstituant un élément manquant (par exemple le goulot d'une cruche), on vise à rendre la fonction de l'objet plus compréhensible.

Mais il peut s'agir d'autres valeurs, comme ce fut le cas pour une sigillée récemment re-restaurée pour exposition (Hanut, 2014). De typologie connue et en mauvais état, son intérêt réside surtout dans la présence de restes d'agrafes antiques. Celles-ci confèrent en effet une valeur historique à l'objet, car témoignent de l'histoire des méthodes de réparation, et peut-être aussi une valeur sentimentale, car dénotent une volonté de conserver un objet brisé plutôt que de le jeter. Néanmoins, à cause du mauvais état de cette sigillée, la présence des restes d'agrafes était peu « lisible ». Afin que le spectateur puisse un peu plus facilement concentrer son attention sur ces zones de réparation et les lignes de cassure attenantes, un comblement discret a été réalisé au niveau d'une ligne de cassure et d'un manque postérieurs à la réparation antique (**fig. 6**).



**Figure 6** Coupe sigillée, Wanze-Vinalmont (t. 5) : détail avant et ensemble après restauration / H. Blanpain ©SPW-AWaP.

Dans une deuxième phase de la réflexion, nous nous sommes interrogées sur ce que la différence entre intervention « pour étude » et « pour exposition » implique en fonction des principaux types de matériaux traités au SPW.

Pour les céramiques, le nettoyage pour étude de la surface ne doit pas forcément être poussé au maximum, car il s'agit d'une opération très chronophage, particulièrement si la surface présente une certaine fragilité. Un nettoyage poussé n'est pas forcément indispensable pour la conservation à long terme et augmente le risque de perte d'information (altération des décors ou disparition de traces liées à l'utilisation). Pour exposition, il pourra éventuellement être parachevé dans un but esthétique.

Pour les verres, leur comblement est encore plus restreint que pour les autres matériaux, car il est particulièrement onéreux, tant matériellement qu'en temps de travail. Nous traitons actuellement pour étude un ensemble de verres du XVII<sup>e</sup> siècle comptant environ 600 individus : afin d'éviter tout comblement, les agrafes de remontage sont laissées en place le temps de l'étude (**fig. 7**).



**Figure 7** Verre moderne, rue Jean Lescart (Mons) /  
C. Cappucci ©SPW-AWaP.

Concernant le remontage pour exposition des verres sains, les résines époxydes sont préférées : elles sont plus coûteuses et moins réversibles que les acryliques, mais sont néanmoins plus sécurisantes pour les transports et offrent un meilleur résultat esthétique par leur indice de réfraction proche de celui du verre.

Pour les matériaux organiques gorgés d'eau, la consolidation-lyophilisation est une étape onéreuse. C'est pourquoi il nous semble important de préconiser une sélection par l'archéologue directement sur le terrain, car la conservation à long terme des objets organiques est compromise s'ils subissent une immersion trop prolongée. Aussi, s'ils présentent une valeur scientifique relativement faible et aucun potentiel éducatif, il peut être envisagé de les étudier gorgés d'eau et de les jeter après enregistrement.

Heureusement, leurs valeurs transparaissent parfois de manière évidente. C'est le cas d'un chariot en bois, daté entre le XI<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, et découvert le long de la *Via Mansuerisca* : l'objet est ancien, associé à une célèbre route, et rare tant d'un point de vue contextuel que par l'étonnant état de conservation de certains éléments. Vu ce cumul de valeurs, le chariot présentait un véritable potentiel tant sur le plan scientifique qu'éducatif, et il était dès sa découverte certain que l'intégralité de ses éléments serait prélevée, traitée et si possible remontée pour exposition.

Concernant les métaux précieux, on leur prête généralement de multiples valeurs, non seulement monétaire mais aussi de rareté, associative, esthétique et artistique. S'ils sont un peu

moins rares et que leurs valeurs n'apparaissent pas toujours de manière aussi évidente, on attribue cependant à la plupart des objets en alliages cuivreux des valeurs similaires.

Dans les faits, il existe selon nous pour ces deux types de métaux finalement peu de différences entre restauration « pour étude » et « pour exposition ». Étant donné les valeurs qu'ils cumulent, on accordera toujours les moyens nécessaires à leur conservation à long terme.

Pour les métaux ferreux, par contre, nous appliquons une nette différence entre restauration « pour étude » et « pour exposition ». Cela tient autant à leurs valeurs, qui varient beaucoup d'un objet à l'autre, qu'aux niveaux de corrosion, qui permettent d'envisager différents degrés de restauration (fig. 8).



**Figure 8** Seau mérovingien restauré pour étude, Viesville (t. 45) / G. Dumont ©SPW-AWaP; seau mérovingien restauré pour exposition, Bossut-Gottechain, (t. 413) / L. Baty ©SPW-AWaP.

D'ailleurs, il existe même un « degré zéro » : l'imagerie radiographique, depuis peu systématiquement réalisée sur les ferreux au SPW, peut dans certains cas suffire à leur étude. Si la radiographie ne fournit pas toutes les informations voulues, un nettoyage pour étude est entrepris. Pour des raisons de délais et de budget, celui-ci cible les informations d'ordre typo-chronologique, alors qu'il serait possible d'étudier d'autres caractéristiques d'ordre scientifique, telles que l'évolution des techniques métallurgiques et les mécanismes de corrosion (Cleeren, 2014).

Pour exposition, nous avons jusqu'ici généralement poussé le nettoyage et le polissage jusqu'à se rapprocher au maximum de l'apparence originale de la surface métallique, ce qui correspond à une maximisation de la valeur esthétique. Néanmoins, l'attention croissante portée aux témoins organiques est en passe de modifier notre approche.

Pour étude comme pour exposition, le nettoyage devrait à terme viser à préserver toute trace organique révélatrice de l'utilisation de l'objet. Cela prendra plus de temps sans doute, et donc impactera le budget.

Cette tendance actuelle – qui veut que la valeur utilitaire ne se borne plus seulement à l'objet lui-même mais s'étende à ce qui l'entoure et ce, finalement, aux dépens de la valeur esthétique – nous paraît révélatrice du fait que la réception des objets archéologiques continue d'évoluer.

Cela rappelle aussi que des usages répandus peuvent brusquement devenir critiquables, surtout lorsqu'ils sont irréversibles, et que nos choix ne peuvent prétendre à aucune pérennité.

## Conclusion

Dans un contexte où faire des économies s'impose, il nous semble utile d'évaluer de manière raisonnée les valeurs afin de justifier ou refuser des interventions onéreuses, et de préciser des limites aussi bien pour étude que pour exposition : cet article rend compte de ces limites dans l'état actuel de nos réflexions.

## Remerciements

Tous les objets illustrés et mentionnés dans cet article proviennent de fouilles menées par le SPW, avec le concours de l'ASBL RPA pour les sites de Bossut-Gottechain, Viesville et Ghislenghien.

## Références bibliographiques

**Appelbaum B.** (2010), *Conservation treatment methodology*, Grande-Bretagne, Amazon.co.uk, 470 p.

**Berducou M.**, (2007), « Brandi, l'œuvre d'art, et ... "tout le reste" », dans Gesché-Koning N., Périer-d'Ieteren C. (éd.), *Cesare Brandi (1906-1988), sa pensée et l'évolution des pratiques de restauration*, Bruxelles, Université libre de Bruxelles, p. 42-47.

**Cleeren N.** (2014), « Conservation of archaeological iron : conservation, planning and the retrieval of archaeological information – a differentiated approach », dans Clerbois S. (éd.), *La conservation-restauration des métaux archéologiques : des premiers soins à la conservation durable*, Namur, Institut du patrimoine wallon, p. 93-99.

**Hanut F.** (éd.) (2014), *Du bûcher à la tombe*, Namur, Institut du patrimoine wallon, p. 40, 128.

### Les auteurs

**Eve Bouyer** conservatrice-restauratrice et doctorante en Art et sciences de l'art (Université libre de Bruxelles et ENSAV La Cambre); rue d'Anethan n° 14, B-1030 Bruxelles, Belgique. [evebouyer@hotmail.com](mailto:evebouyer@hotmail.com)

**Cristel Cappucci** Cellule restauration de la Direction de l'Appui technique et scientifique de l'Agence wallonne du Patrimoine; rue des Brigades d'Irlande n° 1, B-5100 Jambes, Belgique. [cristel.cappucci@awap.be](mailto:cristel.cappucci@awap.be)